

Deux livres qui se rejoignent

Le Français sans façon de Philippe Barbaud, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 184 p., 15,95\$.

Les Insolences du bilinguisme d'André Richard, Hull, Éditions Asticou, 1987, 150 p., 12,95\$.

Adrien Thério

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38595ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1988). Review of [Deux livres qui se rejoignent / *Le Français sans façon* de Philippe Barbaud, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 184 p., 15,95\$. / *Les Insolences du bilinguisme* d'André Richard, Hull, Éditions Asticou, 1987, 150 p., 12,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 74–75.

Deux livres qui se rejoignent

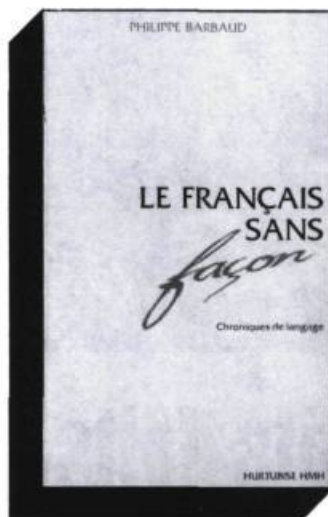
Le Français sans façon de Philippe Barbaud, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, 184 p., 15,95\$.

Les Insolences du bilinguisme d'André Richard, Hull, Éditions Asticou, 1987, 150 p., 12,95\$.

Philippe Barbaud, qui a tenu pendant deux ans dans *La Presse*, section «La Presse Plus», une chronique où il discutait de questions de langage, reprend ici un certain nombre de textes qu'il a groupés sous différents titres. La première partie s'intitule «Les Usages et le Langage» et la deuxième «Le Parler d'ici». Je ne le chicanerai pas sur ces distinctions qu'il veut établir entre la première et la deuxième partie. Il faut essayer de classer, de classifier, de compartimenter, c'est normal. Il reste qu'il s'agit surtout, d'un bout à l'autre de ce livre du «Parler d'ici». À preuve : le deuxième chapitre de la première partie s'intitule «Langue et Société au Québec». Et nous y retrouvons des textes qui ont pour titres «Parlons-nous créole?» «Lorsque l'Office officie» et «Emprunts et... Obligations».

Autrefois, nous avions des linguistes ou pseudo-linguistes qui nous pondaient des «Corrigeons-nous» à tous les trois ou quatre ans. Cette ère est révolue, semble-t-il. Je ne m'en plains pas. Car les «Corrigeons-nous» n'ont jamais corrigé grand-chose. Il vaut mieux tout simplement parler de langage, discuter tranquillement des questions qui ont trait à la langue que nous parlons, parler de ses rapports avec le français hexagonal, etc.

Cette façon de réfléchir sur les mots de la langue ou les maux de la langue, comme vous voudrez, me semble beaucoup plus naturelle que l'ancienne qui avait l'air de dénoncer nos beaux travers. M. Barbaud n'a rien de dogmatique dans les propos mais il sait quand même, sinon condamner certains usages, nous dire clairement pourquoi ils déforment le français. C'est un bonheur de le lire du commencement à la fin. Et j'aimerais bien vous citer des passages qui m'ont fait rire ou grincer des dents. On a beau se dire que nous parlons français



il reste que certaines de nos habitudes langagières prouvent bien que nous parlons «notre» français. Et si nous nous entêtons à parler «notre» français, peut-être en viendrons-nous un jour à parler québécois, ce qui n'aura rien à voir avec le français. Espérons que nous n'en arriverons jamais là. Mais pour revenir à la norme, il faudrait faire la distinction entre langue française et langue maternelle. L'auteur y revient à quelques reprises mais c'est dans l'article «Enseigner le français» qu'il s'y arrête surtout. Cet article, c'est un *must* pour tous ces «enseignants» qui tâchent de promouvoir «l'apprentissage du français comme langue maternelle».

Pour ma part, je suis fermement convaincu qu'enseigner le français consiste à... délivrer (mais oui) l'élève de sa langue maternelle. Oh sacrilège! entends-je murmurer. Quelle dépossession fondamentale du sujet parlant québécois! Quelle affreuse logotomie vais-je prôner là?

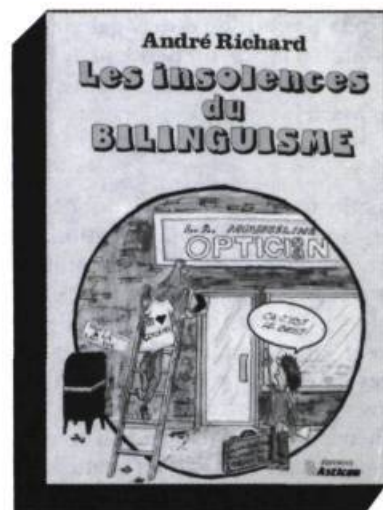
C'est pourtant, me semble-t-il, la pure vérité, ce que je dis là. Je m'explique. L'élève est un véritable prisonnier de sa langue maternelle, parce que celle-ci lui impose sa loi, celle de l'oralité, véritable cordon ombilical qui le retient à son enfance langagière, qui le freine, voire l'empêche de s'émanciper en tant que locuteur adulte.

Est-ce que c'est clair? Si M. Barbaud réussit à faire comprendre à tous les professeurs de français, pardon j'aurais du dire à tous les «enseignants» que la

langue que nous apprenons pendant l'enfance n'est pas nécessairement le français, il n'aurait pas perdu son temps. Et peut-être bien qu'un de ces jours, on parlera, chez les psychologues-enseignants, de «l'apprentissage du français après l'apprentissage de la langue maternelle». Il faudra, pour en arriver là, changer les idées, changer les esprits, changer les mentalités. Sommes-nous capables de tant de changements?

Le livre d'André Richard qui s'intitule *Les Insolences du bilinguisme* en rappel des *Insolences du Frère Untel* devrait plutôt s'intituler *Les Bêtises du bilinguisme*. Ce serait beaucoup plus juste. Voici un Franco-ontarien qui a œuvré pendant de nombreuses années dans des écoles françaises d'Ottawa et de la région, qui a mis toutes ses énergies à défendre la cause du français dans une province où l'anglais est partout dominant et qui, fatigué de se faire bilinguiser, a décidé finalement de passer au Québec, en Abitibi, pour pouvoir parler français du lever jusqu'au coucher sans être obligé de se poser de questions.

Si le bilinguisme nous fait mal au Québec, on comprendra qu'il fait encore beaucoup plus mal aux Franco-ontariens. Le plus cruel, dans cette histoire, c'est que la plupart des Franco-ontariens ne se rendent pas compte que le bilinguisme les détruit. Ils savent qu'ils vivent dans une province où l'anglais domine tout. Même s'ils vivent dans des



Gérard Bessette, créateur

villages ou des petites villes complètement françaises, ils se mettent très jeunes, comme mus par un sentiment de ne pas être à la hauteur, à l'apprentissage de l'anglais. À l'âge adulte, ils parlent mieux l'anglais que le français. Ils continuent, par une sorte d'orgueil, à parler français, à étudier le français mais ils en viennent, sans s'en apercevoir, à donner à la moitié de leurs phrases, des tournures anglaises. À l'école, les professeurs vont leur faire apprendre les déclinaisons, les règles du participe passé et à la fin, croyant connaître la grammaire, ils croiront parler français. C'est tragique et presque sans issue. On se bat pour avoir des écoles françaises et, dans le même temps, sans s'en rendre compte, on parle anglais, entre soi, comme si c'était ce qu'il y a de plus naturel.

Certaines personnes se disent francophones ou encore canadiennes-françaises alors qu'elles parlent principalement l'anglais à la maison, ne lisent que les journaux anglais et ne regardent jamais la télévision en français, la qualifiant de «plate» au départ. Pour ce qui est de leurs activités à l'extérieur du foyer, tout se passe en anglais, tout simplement. En réalité, ces personnes sont, à mon avis, beaucoup plus des anglophones qui parlent le français que des francophones.

Mais comment faire comprendre à ces gens qu'ils sont anglicisés jusqu'au bout des ongles? Ce sont souvent d'ardents défenseurs du français. Évidemment, le bilinguisme en soi n'est pas un mal et il est possible d'être bilingue tout en restant francophone. Mais quand on sent, dès l'enfance, comme c'est le cas pour les petits Franco-ontariens, qu'il faut se dépêcher d'apprendre l'anglais pour se faire comprendre du grand monde, je crois qu'on est déjà perdu.

Les Insolences du bilinguisme, c'est l'autobiographie d'un Franco-ontarien. C'est l'histoire des tribulations d'un garçon pour qui le français aurait dû aller de soi mais qui se sent toujours brimé par les exigences de la vie quotidienne. Il comprend finalement que, pour vivre en paix avec lui-même, il devra émigrer. Il a vite appris que, même au Québec, le bilinguisme n'épargne personne. Que les anglophones de Montréal le prônent pour angliciser tout le monde. C'est un peu désespérant. Mais cette désespérance et cette façon de voir clair valent mieux que l'engourdissement dans un bilinguisme qui avale ses proies en douceur. □

Adrien Thériot



La Création de Gérard Bessette de Réjean Robidoux, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 210 p., 17,95\$.

Pas tout à fait assez âgé pour compter parmi les vieux camarades de Gérard Bessette ni assez jeune pour se classer parmi ses disciples, Réjean Robidoux, comme il le dit lui-même, connaît néanmoins l'écrivain depuis près d'un quart de siècle, entretenant avec lui des relations qu'il qualifie «d'amitié critique, laissant jouer le sens du terme dans tous les registres humains» (p. 10). Ami de l'homme, critique de l'œuvre, Réjean Robidoux dispose d'une perspective privilégiée pour examiner la création de l'œuvre bessettienne dans toutes ses dimensions humaines et littéraires. Car, pour le critique, il s'agit là surtout d'une construction mutuelle, au fil des années, de l'homme et de l'œuvre, unis dans une relation d'étroite interdépendance que souligne justement l'ambiguïté voulue de son titre : «Je vois ainsi l'œuvre de Gérard Bessette comme la réalisation sans cesse reprise et représentée d'un projet d'écriture» (p. 10).

Comme l'impose le sujet, la démarche retenue est éclectique. Le style est vif, non dépourvu d'humour. Les analyses sont nuancées. L'ouvrage se divise en deux parties. La première, intitulée «Cheminements biographiques», donne la priorité à l'homme. Après avoir dressé une «Chronologie de Gérard Bessette et/

ou (imaginaire) d'Omer Marin», Réjean Robidoux retrace en détail les nombreuses péripéties personnelles et professionnelles de l'écrivain. Le très grand intérêt de cette présentation réside dans les multiples liens affectifs et esthétiques que le critique parvient à déceler entre le vécu de l'auteur et les options qu'il retient dans sa triple carrière d'écrivain-enseignant-critique. Les titres des différents chapitres de cette partie sont à cet égard révélateurs. Citons, entre autres, «Exils», «Pédagogies», «Féminitude». Aussi, Réjean Robidoux approfondit-il son hypothèse de départ : «La raison d'exister et de vivre de l'être qui s'appelle Gérard Bessette [serait d'assumer] l'ambitieuse mission» (p. 84) que se confie Omer Marin, personnage autobiographique de Bessette, «de faire éclater l'enclos linguistique hexagonal [...] pour recréer un dire irrésistible ailleurs que dans la préhistoire [...] le livre vraiment primal qui serait dans un sens un roman mais un roman-mémoire et d'anticipation» (*Le Semestre*, p. 103).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'accent se déplace de l'homme à l'œuvre. Tout en fournissant maints détails précieux sur la rédaction des textes, ce qui permet au lecteur de les situer dans le vécu de l'auteur, Réjean Robidoux se penche surtout sur l'analyse du style bessettien et son évolution des formes traditionnelles aux procédés nouveaux du monologue intérieur. On saura gré au critique d'avoir accordé une attention particulière aux poésies de Bessette, relativement négligées par la critique bessettienne. Il apporte aussi un témoignage utile sur la publication tardive de *La Commensale*, publication qu'il avait lui-même encouragé Bessette à entreprendre, et offre des hypothèses fort intéressantes sur les réserves de l'auteur à l'égard de ce roman. L'ouvrage se termine par un «Rappel bibliographique» utile. Dans cette étude importante, Réjean Robidoux offre une interprétation réfléchie et bien articulée de l'œuvre d'un des plus grands romanciers québécois. □

Agnès Whitfield